

# ***Holisme et individualisme méthodologique*** **dans les théories du développement**

**Adelino Torres**

(ISEG / Université Technique de Lisbonne)<sup>1</sup>

Pour certains courants de la pensée économique contemporaine la plus influente l'économie serait le lieu où les individus, des "agents", a *priori* bien informés, prendraient rationnellement des décisions en tentant de "maximiser leur utilité" sous la contrainte d'un revenu limité. Cette vision, à la base de la micro-économie des comportements individuels, inspire bien des préceptes de politique économique les plus récents, dans lesquels l'*utilitarisme* cherche à déterminer de manière ambitieuse tous les comportements humains.

Dans le domaine du développement, les vieilles théories holistiques qui dominaient le panorama universitaire depuis la deuxième guerre mondiale jusqu'aux années 80, ne bénéficient plus du prestige d'autrefois. Les raisons sont diverses et d'une valeur heuristique inégale. Toutefois, on peut observer que cet abandon ne manque pas d'être quelque peu paradoxal, puisque, à l'aune du XXI<sup>e</sup> siècle, les problèmes du développement économique et social qui conditionnent de manière si étroite la vie humaine, sont loin d'avoir été résolus - dans beaucoup de cas ils ce sont même aggravés - tant dans les régions du Sud que dans les pays du Nord eux-mêmes.

Dans les soubassements des analyses économiques, on retrouve deux concepts apparemment contradictoires: l'*individualisme méthodologique* et le *holisme*<sup>2</sup>.

Pour l'*individualisme méthodologique* c'est "l'individu" qui est à l'origine de l'action et du comportement. Il repose sur l'idée que chacun dispose d'une capacité d'action indépendante du "groupe", dont il fait usage de façon rationnelle en mobilisant les informations à sa

---

<sup>1</sup> Communication présentée au colloque international "Hétérodoxie et Orthodoxie dans les problématiques actuelles de l'économie internationale e du développement", 11-13 mai 2000, organisé à Lisbonne par le CEDIN/Université Technique de Lisbonne et l'ÉRUDIT/Université de Rennes 1.

<sup>2</sup> Vd. Louis Dumont, *Homo Aequalis*, I, Paris, Gallimard, 1985. Pour une analyse de l'*individualisme méthodologique* dans l'oeuvre de F. Hayek, plus sophistiqué et complexe que celui des néoclassiques, voir José Manuel Moreira, *Filosofia e Metodologia da Economia em F. A. Hayek*, Porto, Universidade do Porto, 1994, 437 p.

disposition et en tentant d'obtenir les meilleurs résultats possibles (*optimum*). Para contre, dans le *holisme* c'est le groupe ou le collectif qui constitue la véritable entité de base.

En dépit de la grande diversité d'écoles et de courants en matière de théories économiques, on peut parler de nos jours (dans tous les pays développés mais aussi dans une partie du "Tiers Monde"), de la prépondérance dans les milieux officiels et académiques de l'idée d'une orthodoxie néoclassique pour laquelle seul compte le facteur *individuel* dont la rationalité est définie par l'axiome de la *maximisation*.

Dans l'approche marginaliste, par exemple, l'on retient l'hypothèse d'individus rationnels cherchant à maximiser leur satisfaction (utilité pour les consommateurs, profit pour les entrepreneurs), à la différence de l'approche hétérodoxe keynésienne - macroéconomique et *holistique* - pour laquelle les mécanismes d'ajustement du marché sont imparfaits, d'où la nécessité de les compléter, les encadrer ou les réguler par une action publique, politique économique ou intervention structurelle.

Dans le premier cas la réalité complexe est simplifiée et réduite à une "loi" que l'on veut scientifique; dans le deuxième cas la réalité est perçue comme *multidimensionnelle*<sup>3</sup> et l'insère dans un contexte d'incertitude<sup>4</sup> où le problème n'est pas réductible à des calculs d'efficacité strictement économique et "la rationalité méta-économique se déplace du terrain des choses à celui des homme"<sup>5</sup>.

Il reste que les définitions manquent parfois de la rigueur indispensable et ne sont pas toujours suffisantes pour clarifier ou départager les champs théoriques respectifs.

On peut s'en apercevoir dans les contradictions épistémologiques de l'argumentation de l'individualisme méthodologique, quand celui-ci utilise des concepts clairement *holistes* comme "famille", "marché" ou même "l'entreprise".

Par ailleurs, la théorie néoclassique appuyée justement sur l'individualisme méthodologique, fut longtemps critiquée par son "réductionnisme" qui l'empêcherait de rendre compte de la "complexité", en particulier celle qui résulte de l'enjeu des problématiques du développement dans les pays du Sud. Paradoxalement, sa réponse est allée dans le sens d'une "radicalisation", c'est-à-dire d'un positivisme et d'un réductionnisme accrus puisqu'ils transforment la théorie économique néoclassique dans une espèce de clef qui ouvre la

---

<sup>3</sup> Vd. Henri Bartoli, *L'économie multidimensionnelle*, Paris, Economica, 1991.

<sup>4</sup> Vd. par exemple M. Jacinto Nunes, *O pensamento de Keynes*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1998, pp. 141 et svs.

connaissance de tous les phénomènes sociaux.

Dès lors, la sociologie, la science politique ou l'histoire, sont ramenées à un *status* de contenu vide et pratiquement inutile, en même temps que la société devient une somme d'agents indépendants dotés de libre arbitre. La vie économique, sociale et politique est alors définie par l'interaction des décisions individuelles, dans laquelle chaque agent est soumis à des limitations cognitives et matérielles, dispose de ressources rares et a un comportement qui peut être prévu à partir de l'hypothèse de la *rationalité* de l'agent individuel. Cette *rationalité*, bien au centre de la théorie néoclassique, est appliquée à l'ensemble des comportements humains, ce qui permet à des auteurs comme Gary Becker, Schultz, Stigler, etc., d'expliquer n'importe quel acte, aussi bien les activités criminelles que la logique du mariage ou les décisions des familles concernant le nombre de leurs enfants<sup>6</sup>.

Puisqu'il s'agit toujours de comparer coûts et bénéfices, ces "lois", prises comme des données universelles, élargissent le champ d'application de *l'homo oeconomicus* et des *choix rationnels* et reviennent à établir une "théorie générale du comportement humain" dans le cadre d'un système libéral unique, indépendamment des cultures ou des stades de développement.<sup>7</sup>

Sur le plan méthodologique, les théories néoclassiques se caractérisent aussi par leur très grande résistance à la *falsification* (ou réfutation) au sens popperien<sup>8</sup> en recourant à des "stratagèmes immunisateurs" tels que l'utilisation de modèles au contenu tautologique, de prédictions floues ou réversibles, ou de statuts épistémologiques à "géométrie variable".

Le paradoxe est d'autant plus grand que beaucoup d'auteurs évoquent l'autorité de Kari Popper pour justifier leurs choix méthodologiques conduisant à l'individualisme méthodologique, pierre angulaire de leur édifice théorique.

C'est ainsi qu'ils considèrent que Milton Friedman est simplement "Popper appliqué

---

<sup>5</sup> René Passet, "L'économie multidimensionnelle", *Le Monde Diplomatique* (Paris), mars 1992.

<sup>6</sup> Vd par exemple Gary Becker, *Human Capital*, Chicago, 1993 et Gary Becker, *The Economics of Discrimination*, Chicago, 1971.

<sup>7</sup> Cependant – sans même faire référence aux profondes différences existantes entre les positions d'un libéral comme Hayek et celles des néoclassiques – il faut signaler à l'occasion que le "*libéralisme*" et la "*théorie néoclassique*" ne se confondent pas obligatoirement sur tous les points, même si, à l'époque actuelle, ils se recouvrent en maints points. La théorie néoclassique n'est pas nécessairement le fondement théorique du libéralisme et ne conduit pas toujours à celui-ci, même s'il est vrai que depuis la seconde guerre mondiale la généralisation de la théorie néoclassique est accompagnée par une prédominance – notamment dans les institutions internationales – d'un certain libéralisme (par exemple dans ce qu'on appelle le "Consensus de Washington"), en particulier sous l'influence de l'École de Chicago.

<sup>8</sup> Vd. Claude Le Pen, « Falsifiabilité et théorie économique ou comment rendre une théorie scientifique infalsifiable », *Économie et Société*, Grenoble, PUG, 10, 1987.

à l'économie". Il est vrai, comme le rappelle Mark Blaug, que peu d'entre eux ont réellement lu Popper<sup>9</sup>, et oublient par conséquent que le critère de *démarcation* poppérien entre science et non-science se fait justement par le truchement de *lafalsifiabilité* ("sophistiquée" et non pas "naïve" comme Lakatos l'a prétendu<sup>10</sup>), d'où l'on déduit qu'une théorie est d'autant plus scientifique qu'elle est *falsifiable* (réfutable), et elle est falsifiable dans la proportion directe de son contenu empirique<sup>11</sup>, ce qui l'éloigne de l'instrumentalisme Milton Friedman pour lequel il est aussi avantageux que les hypothèses ne soient pas réalistes<sup>12</sup>

Sans vouloir développer ces questions, il faut néanmoins souligner qu'il semble bien problématique, sinon même illégitime, le recours des néoclassiques à la "caution" théorique de Popper pour justifier deux questions centrales au moins:

D'une part, celle de la rationalité de "l'individualisme méthodologique", dans la mesure où le thème de la rationalité individuelle n'est pas considéré par Popper comme un principe *a priori*, valide une fois pour toutes, mais, au contraire, se situe dans un contexte de "logique situationnelle". Popper considère «le principe de l'action adaptée (c'est-à-dire le principe de rationalité) comme partie intégrante de toute, ou presque toute, théorie testable dans les sciences sociales».<sup>13</sup> En refusant que le principe de la rationalité soit *a priori*, non empiriquement réfutable, il met en cause sa validité: "un principe qui n'est pas universellement vrai est faux. Par conséquent le principe de la rationalité est faux (...). Ainsi, nous devons constater qu'il n'est pas valide *a priori*. Or si le principe de rationalité est faux, il s'ensuit qu'une explication consistant dans la conjonction de ce principe et d'un modèle doit être fautive elle aussi, même si le modèle en question est vrai".<sup>14</sup> Nous sommes par conséquent loin de l'axiomatique a-historique (et même métaphysique) de l'individualisme méthodologique des néoclassiques. Parler de l' "*a-historicité*" de Popper, comme certains le font encore paraît non moins

---

<sup>9</sup> Mark Blaug, "Paradigms versus research programmes in the history of economics", in Daniel M. Hausman (Edited by), *The Philosophy of Economics*, Cambridge, 2<sup>nd</sup> ed. 1994, p. 348.

<sup>10</sup> Lakatos (Imre), "Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes", in Lakatos (I.) and Musgrave (A.), Ed. by, *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, 1970 (réimpression de 1982, pp. 91-196). Trad. portugaise *A crítica e o desenvolvimento do conhecimento*, São Paulo, Cultrix, 1979, pp. 109-243.

<sup>11</sup> Karl Popper, *The Logic of Scientific Discovery*, trad. portugaise: *A lógica da pesquisa científica*, São Paulo, Cultrix, 2e éd. 1972, pp. 42-45.

<sup>12</sup> Milton Friedman, «The Methodology of Positive Economics», in *Essays in Positive Economics*, Chicago, s/d, pp. 3-43; vd aussi le commentaire de Mark Blaug, *The Methodology of Economics*, 2<sup>nd</sup> ed., 1992, trad. port. *A Metodologia da Economia*, Lisboa, Gradiva, 1994, pp. 146-150.

<sup>13</sup> Cf. K. Popper, "La rationalité et le statut du principe de rationalité", in CLAASSEN, Emil M. (Sous la direction de), *Les fondements philosophiques des systèmes économiques*, Paris, Payot, 1967, pp. 142-150. Souligné par moi.

<sup>14</sup> Popper 1967, *op. cit.*, pp. 145-146.

contestable.<sup>15</sup>

D'autre part, le recours à la "caution" poppérienne est également illégitime en ce qui concerne la testabilité des théories. En effet, les néoclassiques ne paraissent pas très préoccupés à observer la méthodologie des "critères de démarcation", pourtant au coeur même de la théorie de Popper dans la mesure où il trace la frontière entre science et non-science. Au lieu d'appliquer le principe de la falsifiabilité, ils se révèlent plutôt peu sensibles aux réfutations empiriques auxquelles se heurtent souvent leurs politiques économiques, comme c'est le cas des "*programmes d'ajustement structurel*" dans les pays en développement, toujours repris dans les même termes et dans les différentes situations en dépit des succès enregistrés (J. Stiglitz).

?

On a déjà dit plus haut qu'il n'est pas simple d'employer les concepts *d'individualisme méthodologique* et de *holisme* puisque leur définition n'est pas toujours bien claire au-delà de la dualité "*individuel-collectif*".

Cette dualité n'est pas entièrement satisfaisante mais elle peut quand même servir notre propos.

En ce sens, il est admissible de dire que les théories du développement après la deuxième guerre mondiale furent (sont) holistes, alors que les théories les plus récentes essaient soit d'introduire dans le développement des pays du Sud des éléments "d'individualisme méthodologique", soit des méthodes dont la logique de fonctionnement intègre implicitement ce concept ou, du moins, d'en ouvrir la possibilité par le biais de l'articulation entre la macroéconomie et la microéconomie.

Un livre récent de P. Bardhan et C. Udry, *Development Microeconomics*,<sup>16</sup> se propose, en ce qui concerne les pays en développement, de souligner l'importance de plusieurs questions qui paraissent aller dans le sens d'une plus grande articulation macro-micro: la concurrence du

---

<sup>15</sup> Ce serait hors sujet traiter ici la question de l'historicité dans l'oeuvre de Popper, mais on ne peut manquer d'observer qu'il suffit de reprendre *Conjectures and Refutations, The Open Society and Its Enemies* ou, plus simplement, le chapitre 5 de *La Leçon du Siècle* (Paris, "Coll. 10/18", 1996), pour vérifier la complète absence de fondement d'une thèse assez répandue dans quelques cercles...

<sup>16</sup> Pranab Bardhan and Christopher Udry, *Development Microeconomics*, Oxford, 1999, 242 p.

marché; l'efficacité de l'allocation par les prix; les limites de l'action des gouvernements et leur remplacement par la capacité individuelle d'obtenir des profits privés; la conciliation entre efficacité et équité dans un contexte en développement; ou encore les problèmes relatifs au "principe de maximisation" dans les pays sous-développés.

En même temps qu'ils affirment que les hétérodoxies traditionnelles ont dédié peu d'espace dans leurs théories à "la liberté d'action ou aux choix rationnels", ils admettent que la "plausibilité de l'assomption de maximisation n'est pas entièrement indépendante de la structure du marché ou même du mode de production" et que, dans les recherches empiriques entreprises jusqu'à maintenant, la rationalité, en termes de réponse à la variation des prix, par exemple, a été souvent interprétée dans un sens trop étroit<sup>17</sup>. Par ailleurs, leur "adhésion au principe de la maximisation" doit être vue comme un "moyen heuristique rudimentaire plutôt qu'une formulation autour de la régularité behavioriste humaine

D'un autre côté, ils acceptent que l'action individuelle est elle-même socialisée ("socially embedded") et médiatisée par les relations sociales. Mais, si les goûts et les attentes ou expectatives individuelle sont socialement conditionnées, il n'est pas moins vrai que la *rationalité* de l'individu peut jouer un rôle dans les théories du développement: "considérant l'énorme ingéniosité dont même le paysan pauvre dans la société traditionnelle fait souvent preuve en réponse à des motivations matérielles, la présomption de rationalité peut ne pas être une mauvaise hypothèse de travail, même si l'on vérifie qu'elle est violée en beaucoup de cas particuliers".<sup>18</sup>

De la même manière, la conduite apparemment irrationnelle doit être examinée de plus près, en vue de dégager ses vraies motivations: "le développement économique est plein d'exemples où la conduite apparemment irrationnelle peut être expliquée comme le résultat d'opérations plus complexes de rationalité".<sup>19</sup>

Les auteurs défendent finalement eux aussi l'utilisation de "*l'individualisme méthodologique* » lequel, ajoute-ils, ne doit pas être interprété comme une façon de dévaluer le rôle substantif de l'interaction sociale, puisque celle-ci influence la conduite individuelle.

L'effort d'articulation entre la microéconomie et la macroéconomie semble une approche réaliste et nécessaire. Pendant longtemps les théories du développement, exclusivement

---

<sup>17</sup> Ibid., p. 3

<sup>18</sup> Ibid., p. 4

macroéconomiques et holistes ont ignoré la microéconomie et, avec elle, les problèmes individuels dans leur contenu de similitude ou de différence.

Il y a presque quarante ans, Celso Furtado écrivait que la théorie du développement explique, dans une perspective macroéconomique, les causes et les mécanismes de l'augmentation persistante de la productivité du facteur travail et ses répercussions dans l'organisation de la production et dans la forme comme est distribué et utilisé le produit social.<sup>20</sup> Il y distingue, d'un côté, le plan des "formulations abstraites" de l'analyse de la *croissance*, avec leurs modèles et leurs variables quantifiables, et de l'autre côté le plan historique de l'étude critique. Mais c'est à ce dernier qu'il attribue l'importance décisive.

Ces deux plans révèlent, selon Furtado, la «duplicité fondamentale de la science économique»,<sup>21</sup> c'est-à-dire son caractère abstrait et historique.

On ne peut pas ne pas remarquer, en passant, que des concepts tels que "paysan", «ouvrier», "classe", "groupes dominants", etc. fonctionnent un peu comme des *idéaux type*, des concepts holiste ou même comme métaphores quelle soit que, par ailleurs, la rigueur de leur définition...

Pour d'autres auteurs la situation n'est pas très différente. Leurs analyses *sociocentriques*, comme l'a dit Raymond Boudon,<sup>22</sup> y compris celles où l'interdisciplinarité était plus prononcée, cernaient les problématiques de façon trop "globale". Par exemple le *paysan* africain traditionnel (concept collectif et indifférencié) n'était pas censé de réagir aux variations des prix du marché puisqu'il obéissait aux paramètres (sinon stéréotypes) d'une culture "traditionnelle" caractérisée par des valeurs "irrationnelles" (en termes d'économie de marché).

La faillite des expériences de développement pôt-indépendance, en Afrique notamment, pendant ces quatre dernières décennies est certainement due à la conjugaison de facteurs exogènes aussi bien qu'endogènes. Le crédit des théories hétérodoxes du développement en a également pâti, dans la mesure où elles ont souffert, pourrait-on presque dire, du péché «*d'abstraction*» dont elles accusent aujourd'hui si souvent les théories néoclassiques...

En vérité, quoique les théories se "limitent" à construire des cadres cohérents d'hypothèses et à tracer des voies possibles, la responsabilité des théoriciens n'est pas moins

---

<sup>19</sup> Ibid., p. 5. Cette problématique est aussi référée par Raymond Boudon (voir plus loin).

<sup>20</sup> Celso Furtado, *Desenvolvimento e subdesenvolvimento*, Rio, Fundo de Cultura, 1961.

<sup>21</sup> Ibid., p. 21

<sup>22</sup> Cf. Raymond Boudon, "L'acteur social est-il si irrationnel (et si conformiste) qu'on dit?", in C. Audard *et al.*,

engagée, même si les auteurs *des politique économiques* sont autres.

C'est pourquoi le changement de paradigme n'est pas indifférent. Les théories hétérodoxes et holistiques étant actuellement sérieusement menacées ou abandonnées, la responsabilité revient maintenant à la nouvelle orthodoxie, dont le *Consensus de Washington* (FMI, BM, OMC) est une des expressions.

Le problème est de savoir s'il est possible d'élaborer une synthèse qui concilie les ambitions et la vérité de la théorie avec les besoins de *l'empirie*.

La condition nécessaire, encore qu'insuffisante, doit peut-être partir du principe bien connu que c'est la science qui est au service de l'homme et non pas l'inverse...